lève des tourbillons de neige. Je vais donner mon cœur à Dieu et me jeter sur mon grabat. J'y dormirai mieux que dans les huttes souterraines des Esquimaux, où j'ai passé tant de nuits sans sommeil; mais où j'ai eu la consolation de baptiser tant de pauvres petits, hélas! aujourd'hui abandonnés, faute de missionnaires.

En me recommandant, moi et ma chère petite famille de la Providence, à vos bonnes prières et à votre charité, en vous remerciant aussi avec vive reconnaissance de votre générosité,

Je me souscris, chère madame, votre très humble et très dévoué serviteur,

LECORRE, O. M. I.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

MISSION DE STUART'S LAKE.

LETTRE DU R. P. MORICE AU R P. DE L'HERMITE, ASSISTANT GÉNÉRAL.

New-Westminster, le 1er juillet 1888.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Sur le point de retourner dans ma lointaine Mission du lac Stuart, je crois ne pas pouvoir mieux employer les quelques heures qui me restent à passer ici, qu'en vous faisant part de ce qu'il m'a été donné de voir et d'admirer chez les sauvages de ce district de New-Westminster.

Il y a six ans que je quittai ce pays. Depuis ce temps, que de changements se sont opérés! Là où les cèdres de la forêt s'étalaient en maîtres et semblaient défier la main de l'homme, de petites villes aux allures coquettes et prétentieuses ont surgi comme par enchantement. A

12 milles d'ici, sur une baie du golfe de Géorgie, où l'on ne voyait il y a six ans qu'une scierie entourée de quelques maisonnettes, s'élève maintenant une ville, qui date de deux ans et qui compte déjà de 8000 à 9000 habitants. C'est Vancouver, le terminus ouest du Pacifique Canadien. Mais commençons par le commencement.

Ayant été convoqué par Mgr D'HERBOMEZ à la retraite générale qui devait se donner à New-Westminster, j'avais accueilli de grand cœur cette pressante invitation; d'autant plus que je désirais beaucoup conférer avec Sa Grandeur de certaines questions ayant trait à la Mission du lac Stuart et difficiles à traiter par lettres. Je n'étais pas moins charmé de la perspective de revoir les lieux chéris où j'avais passé deux ans à me préparer au sacerdoce et d'y retrouver les Pères et les Frères dont j'avais conservé un si bon souvenir. Mon enthousiasme était pleinement partagé par mes bons sauvages, qui tous auraient voulu m'accompagner au *pays de l'horizon*, comme ils disent dans leur langue. Je dus faire un choix et je me contentai de prendre deux jeunes gens du Fort-Georges, où je venais de donner ma dernière mission. Le bon Dieu a voulu qu'aucun d'eux ne vît la terre promise, et voici comment :

Quand, le 1er juin dernier, je quittai le Fort-Georges pour descendre à Quesnelle, les eaux du Fraser étaient très hautes. Malgré cela, mes deux compagnons de voyage, James et Louis, une fois arrivés au Rapide qui se trouve à 12 milles plus bas et m'ayant laissé prendre les devants, résolurent, à mon insu et contrairement au plan convenu entre nous, de sauter le Rapide, acte de folie que rien n'avait pu me faire prévoir et que, pour cette raison, je n'avais pu empêcher. J'étais donc tranquillement assis sur mon bagage, transporté d'abord au

bas du Rapide, attendant que mes pagayeurs en fissent autant pour le canot, quand, tout à coup, j'entendis deux cris de détresse qui me percèrent le cœur.

Je me levai comme un ressort et je promenai anxieusement mes regards sur les eaux du Rapide; mais je ne vis que l'écume blanchissante des vagues, qui allaient s'élevant et se brisant les unes sur les autres au milieu des îlots de granit. « Se seraient-ils, par hasard, aventurés sur ce gouffre? me dis-je. Non, ce n'est pas possible; c'eût été courir à une mort certaine. » Hélas! j'entendis bientôt un autre cri et je vis flotter, au bas du Rapide, une cage contenant deux petits renards, que nous destinions à un amateur anglais; puis, un peu en arrière et comme assis sur l'eau, mon pauvre Louis, qui, d'une main, tenait le canot entièrement submergé, et se servait de l'autre en guise d'aviron pour diriger sa course. « *Sucho spa t'énadonélé*, prie pour moi », me cria-t-il en glissant sur les flots vers un autre abîme plus terrible que le premier. « S'il descend jusque-là, me disais-je, il est perdu. » Heureusement, son bon ange lui inspira de lâcher à temps le canot et de gagner la terre à la nage. En y arrivant, il s'évanouit, mais il était sauvé. Quant à mon pauvre James, roulé et enseveli dans les flots, je ne l'ai jamais revu. Par bonheur, il avait profité de la mission; la mort l'a surpris en acte de dévouement pour le prêtre; il se faisait un bonheur d'aller assister aux belles cérémonies et aux pieux exercices de la mission du bas Fraser : Dieu, l'auteur de tout bien et de toute bonne pensée, lui aura certainement tenu compte de ces bonnes dispositions, et lui aura fait la grâce d'une bonne mort. *Requiescat in pace.*

Je donnai à Louis tous les soins que me permettait le dénûment auquel j'étais réduit dans cette solitude. Bientôt, il eut repris ses sens, et quoiqu'il fût plus mort

que vif, comme nous étions sans moyens de transport, loin de se laisser abattre, il repartit aussitôt, à pied, pour aller chercher un autre canot et de nouveaux rameurs. Je restai seul sur les bords du fleuve, veillant à la garde de mon bagage. Quelle nuit affreuse je passai dans cette situation ! Seul, sans feu, sans armes, dans un lieu fréquenté par les bêtes féroces ! Mais surtout, en présence de la mort et de sa victime ; victime morte à mon service, soustraite à mes regards, mais toujours présente à ma pensée, tant elle était entrée avant dans mon cœur ! Je repartis le lendemain, avec une nouvelle barque et de nouveaux rameurs, et, après onze jours de marche ou de navigation, à compter du lac Stuart, j'arrivai à New-Westminster, où je trouvai Mgr D'HERBOMEZ et Mgr DURIEU, avec presque tous les Pères du Vicariat, en retraite commencée.

Je crois que jamais pareille réunion d'Oblats ne s'était vue à New-Westminster. Là, en effet, se trouvaient rangés autour de Nosseigneurs les évêques : le R. P. MAC-GUCKIN, prédicateur de la retraite ; les RR. PP. JAYOL, HORRIS, FOUQUET, PANDOSY, LEJACQ, GUERTIN, PEYTAVIN, MARTIN, E. CHIROUZE, MORICE, COCCOLA, CHIAPPINI, BÉDARD et CORNELLIER ; en tout dix-sept Oblats, sans compter trois Frères scolastiques et les Frères convers.

La retraite une fois terminée, ceux des Pères qui étaient le plus pressés de rentrer dans leur Mission, se hâtèrent de visiter en passant la Mission des Skwomish, où Mgr DURIEU et le P. CHIROUZE Junior avaient déjà commencé les exercices de la retraite pour les sauvages de la mer. Quant au R. P. LEJACQ et à votre serviteur, plus favorisés que les autres, ils prirent leur temps et accompagnèrent les sauvages du Fraser et ceux de la tribu des Douglas qui devaient prendre part aux mêmes exercices.

Notre flottille se composait de 76 canots dirigés par plus de 700 sauvages. Nous aurions pu effectuer le trajet en un jour ; mais, pour ménager aux Skwomish et aux autres sauvages de la mer le temps de préparer la réception qu'ils voulaient nous faire, nous préférâmes camper en chemin. Quelque temps avant d'arriver, le P. PEYTAVIN fit orner les canots d'une multitude de lanternes vénitiennes aux couleurs variées, qui, allant du haut du mât à la proue et à la poupe, produisaient, vues de loin, un effet ravissant. Les statues de la sainte Vierge et de saint Joseph, chacune sur un trône décoré avec soin, occupaient la place d'honneur dans les deux plus grands canots. Nous allions apercevoir le village des Skwomish au détour du rivage, quand le diable, qui ne devait pas voir tout cela de bon œil, nous envoya pour nous déconcerter une pluie battante. Mais les sauvages ne se découragent pas pour si peu. Personne ne prit garde à ce contretemps et le ciel se rasséréna peu à peu.

Aussitôt les 76 canots se rangent en ligne et nous saluons d'une fusillade bien nourrie la Mission des Skwomish, que nous découvrons là-bas, coquette et fière, se mirant dans l'azur de la baie. Quatre formidables coups de canon nous répondirent du rivage. A ce moment, la fanfare des sauvages Douglas confie à la brise un de ses plus beaux morceaux, comme un salut fraternel aux sauvages de la mer; celle des Skwomish leur répond par une symphonie de bienvenue. Vient ensuite le chant du canot et alors, commence l'indescriptible : canons, instruments de musique, voix d'hommes et voix de femmes, tout se met de la partie. C'est ainsi que nous abordons au village exclusivement chrétien, totalement pratiquant et, je pourrais dire exceptionnellement pieux, des Skwomish. Tout le monde est sur pied pour nous recevoir, cela va sans dire ; je

serais même étonné que la maladie ou les infirmités eussent retenu quelqu'un sous son toit.

Après avoir présenté nos hommages à Mgr Durieu et donné l'accolade fraternelle au P. Chirouze, nous serrons la main à tous ces sauvages, rangés en ligne pour nous faire honneur. A mesure que la cérémonie s'accomplit, ils se retirent dans l'église, où nous entrons les derniers pour adorer le Saint Sacrement et où nous sommes reçus aux sons harmonieux de l'orgue.

Je vous demande humblement, mon révérend Père, à vous et à tous nos Pères de France, chassés de vos demeures et de vos églises ; à vous qui avez l'honneur et le bonheur d'habiter un pays où la conception de la liberté ne va pas jusqu'à comprendre l'utilité du prêtre auprès du malade, auprès du soldat, auprès de la jeunesse en formation ; un pays où la notion de l'égalité ne va pas jusqu'à concevoir l'équivalence, au point de vue des services publics, de la milice sacerdotale qui donne satisfaction aux intérêts religieux, et de la milice séculière qui protège par les armes l'intégrité du territoire ; un pays où les proclamations emphatiques de fraternité n'empêchent pas les compatriotes de se déchirer et de se dévorer entre eux, et les incrédules, arrivés au pouvoir, d'opprimer les croyants comme les pires ennemis de l'État : je vous demande si nous sommes bien dans le vrai, ou si nous ne sommes pas plutôt victimes d'un préjugé souverainement injuste, lorsque nous nous appelons les sauvages et que vous vous dites les civilisés.

En attendant votre réponse, et pour vous mettre de plus en plus parfaitement en état de la faire avec connaissance de cause, inspectons à la hâte le village et ses habitants. Il y a huit ans que je vins ici pour la première fois. Que de changements ! Que d'améliorations ! c'est à ne plus s'y reconnaître. L'ancienne église, en planches

blanchies à la chaux, a fait place à une église nouvelle plus spacieuse, plus solide et plus élégante, pour laquelle les sauvages n'ont pas donné moins de 17 000 francs. Les maisons du village, après la maison de Dieu, *Regis ad exemplar*, se sont également agrandies et ont fait une nouvelle toilette. Et puis, ces Indiens, à l'uniforme sombre, à la démarche militaire, obéissant au commandement de leurs chefs avec la précision des vieilles troupes, ne les prendrait-on pas pour une compagnie d'artilleurs fraîchement débarqués de quelque navire anglais ? Tous les enfants de la réunion sont également en uniformes, diversifiés selon les différents villages auxquels ils appartiennent. Si nous entrons dans ces demeures, nous y trouverons de l'ordre et de la propreté, avec quelque raffinement de perfection, sans doute, à l'occasion de notre visite, ce qui est encore un signe de civilisation chrétienne. Le chef de famille, tout fier de vous recevoir, vous offrira un siège entre sa table en bois de cèdre et son lit en bois de sapin rouge. Vous ne manquerez pas de remarquer, à la place d'honneur, le crucifix, l'image de la sainte Vierge, et l'eau bénite, qui chasse le diable et consacre l'habitation aux anges de Dieu. Or, ces améliorations extérieures ne sont rien en comparaison des changements intérieurs opérés dans les âmes.

Afin de perfectionner encore les dispositions de ces bons chrétiens, nous commençons sans délai les exercices de la Mission. Cinq langues se trouvent ici représentées, et chacune d'elles a ses exercices à part. Pour les exercices communs, tout le monde se réunit sous une tente de 100 pieds de long, ornée comme une église.

La communion générale avait été fixée au vendredi 22 juin. La veille, vers neuf heures du soir, com-

mença la procession en canots vers le reposoir du Sacré-Cœur. C'est ici que, décidément, ma plume se reconnaît impuissante à rendre le pittoresque et le grandiose de cette scène, unique dans son genre. Permettez-moi donc, mon Révérend Père, d'emprunter celle du rédacteur du *News-Advertiser*, journal protestant de Vancouver. Voici ce qu'il disait dans son numéro du 22 juin dernier :

« Tous ceux qui ont eu affaire avec les Indiens savent de quels succès a été couronnée l'action de l'Église catholique dans ses rapports avec eux, et quels progrès remarquables ces sauvages ont faits sous la tutelle de leurs guides spirituels. Un nouvel exemple de cette toute puissante influence vient d'être mis sous nos yeux.

« Depuis longtemps le petit village indien, assis au pied des collines, de l'autre côté de la baie, se préparait à quelque grande solennité avec une activité extraordinaire : le calme habituel de ses habitants, aux mœurs douces et simples, était troublé par le bruit de la scie et du marteau ; sous une nouvelle couche de peinture les blanches maisonnettes étaient devenues plus blanches encore, et les canots, remis à neuf, avaient reçu une décoration toute fraîche de rouge vermillon. La nuit dernière a révélé le but et le résultat de ces longues semaines de préparations: spectacle à la fois curieux et attrayant pour tous ceux qui en ont été témoins et qui doit avoir grandement réjoui le cœur des bons Pères et de leurs enfants spirituels.

« C'était à l'occasion du *Corpus Christi*, fête qui, de temps immémorial, a été célébré avec beaucoup de pompe dans l'Église. Les rues du village étaient bordées de guirlandes de cèdre odoriférant, auxquelles se balançaient nombre de lanternes vénitiennes. On avait érigé sur la grève un reposoir, en forme de dôme à plusieurs étages, surmonté de la statue du Sacré-Cœur et

illuminé d'une multitude de verres coloriés. A chaque extrémité du village, un autel avait été dressé sous un élégant baldaquin. La cérémonie commença par un service solennel et la bénédiction donnée par Mgr DURIEU. On a rarement vu un spectacle plus frappant. Les multiples rangées de fidèles à genoux, l'autel resplendissant d'une infinité de lumières dans la pénombre du crépuscule, les riches ornements du pontife et de ses assistants, tout se combinait pour former un tableau digne du pinceau d'un Rembrandt ou d'un Murillo. L'effet produit par les chants était également grandiose. Le soprano un peu criard, quoique musical, des femmes et des enfants, alternant avec la basse puissante des hommes, avait quelque chose de religieux et de solennel.

« La fonction une fois terminée, les sauvages se portèrent vers leurs canots, décorés de lanternes de couleur, et la procession se forma. Au lieu de se mouvoir à la rame, les canots étaient remorqués deux à deux par le steamer *Etta White;* il y en avait cent cinquante-quatre dans la procession, et l'effet des lumières réfléchies par les eaux était vraiment féerique. Deux fanfares indiennes avaient pris place dans le défilé et jouaient les bons vieux airs de l'Église catholique. Quand les fanfares cessaient, les sauvages chantaient des strophes sur ces mêmes airs, et c'était merveille que ce dialogue dans le silence de la nuit.

« Après un parcours de 2 milles, la procession se replia sur le village, où elle fut saluée par le canon, comme elle l'avait été à son départ. Le steamer *Muriel*, accosté d'un grand chaland, était bondé de spectateurs, sans compter que tous les bateaux et les canots de la ville avaient été réquisitionnés et couvraient la baie. »

Voilà pour le fait extérieur. Ce que le journal protestant n'a pas vu et n'a pas pu dire, c'est l'âme de la fête,

le mobile religieux qui donnait la vie et le mouvement à tout : la foi, l'amour, la piété de nos bons catholiques pour le Cœur sacré de Jésus, roi et centre de tous les cœurs. Au retour, en effet, tous les canots, avec leurs statues, leurs nombreux fidèles, se groupèrent en un immense demi-cercle autour de la statue du Sacré-Cœur, que des feux de Bengale faisaient resplendir au haut de son trône, comme une apparition de Jésus, Sauveur du monde, environné de sa gloire. Après le chant du cantique de consécration à ce divin Cœur, Monseigneur couronna la fête en donnant solennellement la Bénédiction Pontificale à ses enfants ainsi groupés autour de lui. Il était onze heures du soir.

En voilà bien long, mon Révérend Père, et il y a longtemps que j'aurais dû terminer. Cependant, je ne puis passer entièrement sous silence la procession du Saint-Sacrement, qui, le lendemain, suivit la communion générale. Les anges m'en voudraient, car il y avait de quoi édifier les séraphins eux-mêmes.

Le très Saint-Sacrement était porté, sous le dais, par Mgr Durieu, précédé de longues files d'enfants en uniforme, d'hommes et de femmes portant les bannières de la garde d'honneur. Des centaines d'oriflammes, aux chiffres de Jésus et de Marie, flottaient au vent. Des jeunes gens en soutane et en aube, faisaient l'office, les uns de thuriféraires, les autres de fleuristes, et s'acquittaient de leurs fonctions avec une piété angélique et une précision que n'auraient pas surpassée les séminaristes les mieux exercés. Au moment de la bénédiction donnée aux Reposoirs, pendant que toutes les têtes étaient inclinées en adoration devant l'auguste Sacrement de nos autels, le canon saluait à sa manière le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs bénissant son peuple.

Comme résultat pratique de ces belles fêtes, je con-

staterai que nous avons fait quinze baptêmes d'enfants et donné douze cents communions. Une dernière remarque pour montrer quel esprit anime ces pauvres sauvages à l'égard du prêtre et j'ai fini : J'étais tranquillement à réciter mon office avec le R. P. LEJACQ dans la maison de notre hôte, quand, tout à coup, nous sentîmes littéralement vibrer le sol sous les pas précipités d'une foule qui accourt dans une même direction. Si j'avais été chez mes Babines, j'aurais cru à une attaque subite et à main armée de notre camp, et à une défense silencieuse, mais terrible, du parti surpris en pleine paix. Ici, rien de cela. Tout cet empressement et ce pacifique tumulte étaient causés par l'arrivée inattendue du P. COCCOLA, un inconnu cependant pour les Skwomish, qui accouraient pour lui toucher la main.

Ces sauvages ont-ils toujours été dans de pareilles dispositions? Tant s'en faut, et Mgr DURIEU me disait encore dernièrement qu'il avait eu de grandes difficultés à vaincre dans les commencements. A qui faut-il attribuer cet heureux changement? Après Dieu, à la prudence, à la sagesse, à la méthode de Sa Grandeur Mgr DURIEU. J'aurais beaucoup à dire sur ce chapitre ; mais il ne m'appartient pas de louer publiquement un supérieur de qui je relève à tous les titres.

Et maintenant, fervents néophytes, il me faut vous quitter pour retourner à d'autres enfants des bois moins favorisés que vous. Adieu donc, bons sauvages ; ou plutôt, au revoir, chers amis, les vrais civilisés du christianisme! Que votre foi en Jésus-Christ et votre amour pour lui continuent de vous protéger contre la malice des faux sages et contre l'impiété des pervers ; qu'ils vous maintiennent dans cet état absolument supérieur où vous êtes entrés et où vous avez trouvé le

vrai bonheur pour la vie présente et surtout pour la vie future.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

A. G. MORICE, O. M. I.

LETTRE DU R. P. COCCOLA A M[gr] D'HERBOMEZ, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Saint-Eugène, Mission des Kootenays.

MONSEIGNEUR,

Le compte rendu de nos travaux apostoliques et des bénédictions dont il a plu à Dieu de les accompagner ne manquera pas, je l'espère, de vous intéresser malgré les imperfections de la forme. Je n'écris que pour accomplir un devoir ; je ne me laisserai donc pas arrêter par la crainte de tomber en quelques incorrections de style.

Vers le deuxième dimanche de l'Avent, nos indigènes, jusque-là dispersés dans les champs ou dans les pays de chasse, abandonnaient leurs charrues gelées dans le sol, remettaient leurs armes dans le fourreau et venaient reprendre possession de leurs demeures, longtemps désertes, autour du clocher de la mission.

Alors commencèrent les instructions et les catéchismes : c'est surtout le sacrement de l'Eucharistie qui en a été l'objet. Vous savez, Monseigneur, combien il est difficile de faire pénétrer dans ces intelligences des idées de l'ordre immatériel, tant à cause de la grossièreté des esprits que par défaut de la langue, qui ne contient pas d'expression répondant à ces idées. J'ai tâché, avec l'aide de Dieu, de rendre sensible ce qui ne l'était pas, d'exprimer par des périphrases ce qui ne pouvait l'être en termes propres ; et enfin, à force de multiplier les images, les comparaisons, les exemples, je puis me ren-